

ALAIN ROBBE-GRILLET

ANGÉLIQUE
OU
L'ENCHANTEMENT



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE
A QUATRE-VINGT-DIX-NEUF EXEMPLAIRES SUR VELIN
CHIFFON DE LANA, NUMEROTÉS DE 1 A 99 PLUS DIX
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE
H.-C. I A H.-C.X

© 1987 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 2-7073-1159-6

Dans le dessin des choses immobiles, autour de moi, je vois sans cesse apparaître des visages : des visages humains qui se forment, se figent et me regardent en grimaçant. Mais c'est là, m'a-t-on dit, une prédisposition qui n'a rien d'exceptionnel : tout le monde se surprend ainsi à reconnaître, sans même y penser, dans les nœuds et veines du bois (plancher de chêne, secrétaire en loupe d'orme, table de noyer tachée d'encre), ou bien dans les fissures au plafond dont se décollent de larges écailles d'enduit grisâtre, au-dessus des hautes fenêtres, ou plus souvent encore dans le papier peint à fleurs autrefois vives, aujourd'hui fanées, sur les murs de ma chambre assombris par la nuit qui vient, les formes évidentes d'un nez busqué, d'une fine moustache, de deux yeux enfoncés dans leurs orbites à la symétrie douteuse, d'une bouche qui se convulse dans un cri, un rire excessif, ou bien ici dans une sorte de bâillement distordu, grotesque, et ici au contraire un rictus crispé, amer, douloureux. Car ce ne sont pas des visages neutres, abstraits ; il s'agit même presque toujours de figures fortement expressives, vues de face ou de trois quarts, plus rarement de profil, si particulières qu'elles pourraient faire

penser à des monstres de foire, à des blessés de guerre aux traits ravagés par le fer et le feu, ou encore à de simples caricatures satiriques dans un journal. Pourtant leur expression, bien que marquée de façon si peu discrète, reste en général ambiguë et susceptible d'interprétations diverses, contradictoires, selon l'heure ou selon l'éclairage, selon le jour, selon l'humeur.

Il m'arrive aussi d'en identifier tout à coup le modèle : un acteur célèbre au masque très accusé, un homme politique qui fut longtemps la cible favorite sur qui s'acharnait la presse à scandale, ou quelqu'un seulement de ma famille, de mes amis, de mon plus ou moins proche entourage. Parfois, bien qu'à vrai dire en de trop peu fréquentes occasions, surgit de façon plus fugitive, dans le flou des feuillages et des corolles incertaines, le sourire troublant d'une jolie fille, mais fuyante, vaporeuse, prête à s'évanouir derrière les contours mouvants des bouquets et guirlandes, eux-mêmes effacés par le temps, pâlis, brouillés, interrompus, surtout dans ces régions du mur où la lumière venue de l'extérieur frappe directement la tapisserie au motif immémorial, à gauche par exemple du bureau en noyer noueux où, accoudé de biais parmi les feuilles éparses de mes brouillons successifs, j'écris maintenant le nom tremblant d'Angélica... Pourquoi me poursuit-il encore ? ... Pourquoi m'as-tu quitté, petite flamme, me laissant transi, solitaire, au milieu de la pluie et du vent ?

Les morts vont vite, agités par la bourrasque sur leurs chevaux de nuages gris, déchiquetés, dans le ciel incertain de ce premier printemps qui s'approche, et qui sera le dernier printemps. Les morts vont vite. Ils se succèdent en troupe serrée. Ils s'appellent Gauvain, Tristan de Léonois, Perceval, Lancelot du Lac, Arthur de

Bretagne... Leur galop houleux menace à chaque instant de les faire choir du haut de leurs selles mal arrimées, le corps guindé dans son armure blanche incliné dangereusement vers l'arrière, puis déhanché de manière excessive sur le côté droit, et soudain penchant de l'autre côté. On redoute l'image fatale du chevalier bardé de métal bringuebalant jeté à terre, le pied resté pris dans l'étrier, traîné par son destrier fou, Mazeppa, Brunehaut, à travers les forêts et les rocs. Mais l'escadron fantôme continue sa route, tant bien que mal, emporté par le vent d'ouest qui souffle en rafales depuis trois jours. D'autres bientôt les suivent, qui se nomment Richard de Gloucester, Macbeth comte de Glamis, Joseph K., Sartoris, Ivan Karamazov et son frère Dimitri, Boris l'usurpateur, Edouard Manneret, Nicolas Stavroguine... Et derrière eux, d'autres viennent encore, pantins véhéments que les sautes d'air désarticulent, tordent comme oriflammes au combat, disloquent en lambeaux de fumées, pour les recomposer un peu plus loin sous de nouveaux harnachements.

Juste au-dessous, entre les branches dénudées du quadruple alignement des hêtres qui marquent son imposante allée d'honneur, la Maison Noire, dans une lumière orageuse de fin d'hiver, se dresse inutile et tenace, telle un vieux navire désarmé, battu par les vagues immuables comme elle, sur qui tomberait la neige : neiges d'enfance et de terreur, neige des rêves, neiges séculaires, neiges du souvenir. Je me rappelle qu'après la publication de *Dans le labyrinthe*, le premier de mes romans dont la grande presse ait rendu compte avec quelque faveur, Roland Barthes au contraire me

reprochait cette neige trop insistante qui descendait lentement sur la ville investie par l'adversaire, après la défaite militaire de Reichenfels où le lieutenant-colonel de Corinthe, comme je l'ai déjà rapporté, s'était illustré avec un vain panache à la tête de ses dragons. La trop forte « adjectivité » de ces flocons, prétendait Barthes, qui recouvraient peu à peu la cité déserte d'un linceul inexorable, leur conférait une sorte de valeur métaphorique, dont nous avons justement condamné l'un et l'autre les effets pervers : la formation sur toutes choses d'une croûte poisseuse qui leur ôtait en fin de compte évidence et réalité.

Aujourd'hui comme alors, cependant, je n'écris jamais rien sans le voir dans mes yeux de façon quasiment matérielle. Ainsi s'éternise en ce moment, devant moi, la chute régulière des innombrables taches blanches impalpables qui défilent de haut en bas, toutes à la même vitesse uniforme et sereine, comme également réparties à la surface d'un rideau de scène dont l'invisible trame se déroulerait dans un mouvement lisse, continu, à partir de quelque inépuisable réserve occupant les cintres, hors champ, sans paraître pourtant augmenter de façon notable la couche déjà épaisse qui recouvre le décor vide, les rues abandonnées, le pont d'un cargo sans équipage, mon bureau d'écrivain.

Deux adjectifs, dès le premier feuillet, se sont répétés sous ma plume : incertain, excessifs. Ce n'est sans doute pas le fruit du hasard ni d'une coupable négligence. L'excès de présence qui fige les choses et les met en suspens (cette neige qui tombe maintenant, immobile, au-dessus du paysage hivernal sur quoi donne ma fenêtre, cadre en attente, écran, page blanche) n'a d'égal en effet dans sa dérisoire précision que l'incertitude des

liens unissant les images entre elles — chevaliers errants ou navire mort — comme à d'éventuelles significations, sans cesse remises en cause, épaves à la dérive que le flot submerge à chaque lame, soulève une seconde et menace aussitôt d'engloutir, tant elles sont fragiles, passagères, aléatoires.

C'est donc la Maison Noire, à nouveau, après une averse de neige fondue. Le ciel va vite, d'ouest en est, instable et fragmenté : plages très sombres aux reflets de plomb qui s'effilochent entre des trous plus clairs, d'un gris jaune étincelant. Sous cette lumière mouillée, tous les détails du tableau reluisent d'une façon exagérée, presque suspecte : les feuilles rousses aux contours encore intacts qui forment un épais tapis détrempé, sur le sol, de part et d'autre de l'allée centrale plus boueuse où les sabots d'un cheval ont marqué leurs empreintes quasi magiques dans l'humus, les gouttelettes de cristal suspendues en chapelet sous quelques hautes graminées éparses, desséchées par l'hiver et recourbées en arceaux, et enfin, dominant le tout, les ramures nues des vieux hêtres immenses, dont le contre-jour souligne d'un trait brillant chaque ligne d'encre du réseau enchevêtré.

Tout au fond, la façade austère de la vaste demeure se trouve encore assombrie par le ruissellement de l'eau qui donne au granit, dès que sa surface est humide, une teinte charbonneuse, faisant ainsi ressortir davantage les hautes fenêtres à petits carreaux du premier étage, miroirs discontinus dont le verre grossier ajoute ses irrégularités propres, mouvantes à leur tour, aux reflets qu'ils renvoient des rapides nuées changeantes, échevelées. C'est comme des chevaux blêmes qui chargent ou des cheveux blonds qui s'envolent, tournoient, et bientôt se défont. Mais soudain, dans un bref intervalle